

**A la recherche de l'aventure, bourlingueuses et reporters dans les années folles**

Il est beau, il est avantageux d'avoir été le premier à faire une chose, même si, après, elle devient facile.

Ainsi, Mme Choisy, la première, a couché chez les moines du Mont Athos. Elle aura sans doute sa statue quelques jours, devant le monastère de Vatopédi. Je ne sais ce que risquait Mme Choisy, en introduisant chez eux, en fraude, sa féminité. Elle dit : la mort. Mais je crois qu'elle exagère, sans doute, pour justifier le sacrifice de ses seins, qu'elle avait, dit-on, fort beaux. Vous imaginez bien que cette aventure n'avait d'autre but que d'aboutir à un livre. Vous vous imaginez aussi que ce livre est plein de scènes lubriques. Préparez-vous donc à quelque mécompte, et demandez-vous, après lecture, si ces deux cent cinquante pages valent une belle paire de seins.<sup>1</sup>

Telle est la conclusion d'un journaliste de *Paris-Midi*, à propos de l'étrange voyage de Maryse Choisy<sup>2</sup> chez les moines du Mont Athos accompli en 1929 ; il réduit l'enjeu d'un tel périple, et donc du livre à une « paire de seins ». L'image de la bourlingueuse dans l'espace médiatique de son temps est d'emblée posée et de manière ironique, par ce journaliste anonyme, mais vraisemblablement masculin. Derrière la moquerie, se lisent en filigrane les enjeux de l'aventure au féminin durant l'entre-deux-guerres : être la première femme à découvrir un espace, un peuple ; voyager dans la clandestinité, en occultant son identité de femme, quand il le faut – et sur ce point, Maryse Choisy ne lésine pas sur les moyens, nous faisant passer de la stratégie assez conventionnelle du déguisement, à celle plus inédite du transsexualisme ; à cela s'ajoute le regard un peu dénigrant que l'on pouvait porter parfois sur les productions des ces voyageuses, converties, bien malgré elles, à l'écriture. En effet, si voyager lorsqu'on est une femme est une transgression toute relative à une époque qui tend vers une plus grande égalité des sexes, écrire ses voyages en est une autre. Cette double transgression est au cœur-même de la figure de la bourlingueuse, cette nouvelle aventurière qui émerge dans ces années-là, empruntant un peu à la figure du grand reporter, à celle de l'aventurier, s'inspirant des modes de son époque, de la modernité technique, pour s'inscrire en force dans un espace masculin. Comment précisément la bourlingueuse, cette femme qui n'a pas froid aux yeux et qui met l'accent sur le risque et le sensationnel, parvient-elle à se

---

<sup>1</sup> *Paris-Midi*, 1<sup>er</sup> août 1929, sans auteur.

<sup>2</sup> Maryse Choisy, *Un mois chez les hommes*, Paris, Les Editions de France, 1929.

faire une place dans l'univers éditorial et journalistique du voyage ? Comment s'élabore ce personnage si prometteur et qui pourtant n'a pas résisté à l'épreuve du temps ?

## **I. La bourlingueuse, une figure féminine transgressive**

Les bourlingueuses sont des femmes en marge dans l'entre-deux-guerres. Cette marginalité s'exprime à travers leur dénomination. Le terme bourlingueuse, il faut le rappeler, n'existe pas encore. Si Cendrars a mis en avant son équivalent masculin, quelques années après la guerre, en insistant sur la nouvelle figure de l'aventurier « qui traîne ses grolles<sup>3</sup> », aux quatre coins du monde, le terme n'a pas d'équivalent féminin. Cette non-existence lexicale rend bien compte d'une réalité qui ne veut pas s'officialiser véritablement. Et pourtant, quand on commence à chercher plus précisément, on se rend compte du nombre considérable de femmes qui ont été piquées par le démon du voyage, et plus précisément de l'aventure. Car être bourlingueuse dans l'entre-deux-guerres, c'est avant tout voyager dans le risque et la peine (l'image de la bourlingue, voile des bateaux qui lutte contre le gros temps est en ce sens très parlante.)

Elles sont donc nombreuses, ces aventurières modernes, ces « baroudeuses » : on citera Ella Maillart, la Suisse, sportive confirmée, championne de hockey et de voile, Odette du Puigaudeau, dessinatrice de papillons chez Jeanne Lanvin, Titaïna, égérie de Man Ray et de Cocteau, garçonne en manque de gloire, Andrée Viollis, sans doute la plus professionnelle de toutes, reporter au *Petit Parisien*, sans oublier la désormais célèbre Alexandra David-Néel, cantatrice à ses débuts à l'opéra de Hanoi. Car on ne vient pas au voyage directement, quand on est une femme... certaines ont même été des bourlingueuses d'emprunt, troquant leur plume de romancière ou de poétesse contre carnets de route et Leica. Parmi elles, on trouve Myriam Harry, Lucie Delarue-Mardrus, Noëlle Roger, spécialiste de science fiction. Nous nous attacherons dans cette étude aux voyageuses-écrivains, celles qui ont choisi l'action avant les mots, et pour qui l'écriture n'est pas une activité première.

Le personnage de bourlingueuse est avant tout une figure happée par son temps, qui subit en quelque sorte les influences et les modes de l'entre-deux-guerres. L'époque est particulièrement propice à l'émergence d'une forme moderne de l'aventure : l'image fait son apparition dans la presse, les journaux comme *Vu*, *L'Intransigeant*, *Le Matin*, *Voilà*, *Le Petit Parisien* sont très demandeurs de reportages et de récits de voyage. Mieux, ils les

---

<sup>3</sup> Blaise Cendrars, *Bourlinguer* (1948), Paris, Gallimard, 1974, p.276.

commanditent. Cette ébullition est évidemment très porteuse pour les femmes qui tentent de rivaliser avec les voyageurs « dignes de ce nom » comme Albert Londres, Joseph Kessel, Henri de Monfreid... D'autre part, les bourlingueuses se nourrissent de la garçonne, et plus largement, du discours libérateur de l'après-guerre sur les femmes. Leur désir d'indépendance financière et leur liberté amoureuse sont grands : Andrée Viollis divorce, Odette du Puigauveau vit et voyage avec une femme, Alexandra David-Néel est certes mariée, mais une semaine après son mariage, elle part pour un périple... de 14 ans ! Titaïna, la plus rocambolesque, accumule les fiançailles en 1922, cherchant, non pas un mari, mais un compte en banque, qui lui permettra de vivre selon ses caprices. Toutes ont dû lire *La Garçonne*<sup>4</sup> et s'en inspirer largement. L'homme ne doit pas être une entrave à leur liberté, mais un soutien financier ou intellectuel. A l'origine du personnage de bourlingueuse, il y a donc une volonté très nette de se libérer d'une conception féminine traditionnelle et renvoyant la femme à une forme d'immobilisme et de passivité. Néanmoins, cette libéralisation doit être nuancée et dans le discours des voyageuses, on pressent toujours, en creux, la permanence d'une image assez conventionnelle de la femme qui vient se heurter à l'axe plus libéral, plaçant ainsi le personnage du côté du paradoxe. En effet, si Ella Maillart, par exemple conduit une Ford<sup>5</sup>, monte à cheval comme un homme, porte un pantalon de cuir, elle reste celle qui fait la cuisine, recoud les boutons et soigne<sup>6</sup>, renouant ainsi avec une tradition féminine.

Ainsi, les bourlingueuses affirment qu'elles peuvent voyager dans des contrées dangereuses, au même titre que les hommes, mais mettent constamment l'accent et ce parfois dès le titre qu'elles choisissent pour leurs récits, sur leur féminité, renvoyant ainsi l'image d'une femme de convention. C'est dans cette interaction entre virilisation et féminité traditionnelle que le personnage s'étoffe. Cette dialectique est particulièrement bien représentée dans l'écriture du vêtement tel que les bourlingueuses le mettent en scène dans leurs textes. Coquetterie de voyageuse, robes de soirées, pantalons de cuir et poudre, ont une grande place dans les récits et donnent au lecteur une nouvelle vision du voyage. Le vêtement matérialise ce double mouvement de virilisation et de féminisation. En effet, les bourlingueuses portent des pantalons de cuir (Ella Maillart, qui voyage avec Peter Fleming, l'oncle de James Bond, lui a d'ailleurs piqué le sien), ont une attitude très masculine, fumant, buvant du cognac, conduisent des voitures, quand ce n'est pas des avions. En effet, Titaïna,

---

<sup>4</sup> Victor Margueritte, *La Garçonne*, Paris, Flammarion, 1922.

<sup>5</sup> Ella Maillart, *La Voie cruelle. Deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan* (1952), Paris, Payot, 1989.

<sup>6</sup> Ella Maillart, *Oasis interdites, de Pékin au Cachemire, une femme à travers l'Asie centrale en 1935* (1937), Paris, Payot & Rivages, 2002.

dans *Bonjour la terre*<sup>7</sup>, fait le tour du monde en avion et Ella Maillart part vers *La Voie Cruelle*<sup>8</sup> (titre de son voyage avec Annemarie Schwarzenbach), en Ford... Cette proximité avec la technique est un bon filon pour elles, et il faut un certain cran, *a fortiori* quand on est une femme pour partir au bout du monde en voiture ou pire, en avion.

Mais, cette virilisation de soi n'est pas absolue et doit être nuancée. Prenons l'exemple de la plus séductrice de ces bourlingueuses, qui n'est autre que Titaïna. Dans *Bonjour la terre*<sup>9</sup>, elle n'hésite pas, après un périple accompli dans des conditions extrêmement pénibles, dans un ultime sursaut d'énergie, à enfiler une « robe du soir à demi-épargnée par l'eau de mer dans [son] sac dévasté. »<sup>10</sup> L'exemple de Loute Sandrū qui a voyagé en Rhénanie<sup>11</sup> est également intéressant. Alors qu'elle s'apprête à descendre dans une mine, elle prend le temps de décrire très minutieusement sa tenue pour l'occasion :

Je revêts la chemise kaki, la glace gondolée qui me fait la tête en poire, me renvoie mon image : tout du boy-scout. Le caleçon s'étire sur les gracieux « ribouis » ; le pantalon, lui, refuse l'obstacle, il ne passe pas ; je dois me déchausser, opération qui enduit mes mains de la graisse dont mes souliers sont oints. [...]

Veste, ceinture, foulard – le parfait mécano – Sous le serre-tête, je comprime ma chevelure.<sup>12</sup>

« Boy-scout », « mécano », le vocabulaire lié à cette métamorphose joue bien sur l'ambiguïté sexuelle de la bourlingueuse. Plus loin, on dira d'elle qu'elle est « un vrai mineur<sup>13</sup> ». Pourtant, cette métamorphose, si elle confère à la bourlingueuse une palette d'identités nouvelles, n'est pas toujours bien vécue. Quelques pages plus loin, l'auteur rend compte de sa faiblesse liée paradoxalement à sa nouvelle tenue : « Mon compagnon me contemple, je ris gauchement, je me sens en laideur, démunie des armes féminines : rouge et poudre. »<sup>14</sup>

Cette nouvelle identité que la bourlingueuse emprunte est vécue comme une forme d'aliénation, un état étrange et temporaire. Lorsque tout cela prend fin et qu'elle revêt ses

---

<sup>7</sup> Titaïna, *Bonjour la terre*, Paris, Louis Querelle éditeur, 1929.

<sup>8</sup> Ella Maillart, *op.cit.*

<sup>9</sup> Titaïna, *op.cit.*

<sup>10</sup> Titaïna, *op.cit.*, p.32.

<sup>11</sup> Loute Sandrū, *La Sarre au seuil de la Rhénanie*, Paris, Fasquelle, coll. Voyageuses de lettres, 1933.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>13</sup> *ibid.*, p.76.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 94.

tenues habituelles, elle retrouve en même temps son « âme » : « Avec mes vêtements de femme et mes souliers à talons, je retrouve mon âme quotidienne. »<sup>15</sup>

Cependant, cet épisode de transformation est l'épine dorsale du récit et il est tellement central que, dans l'édition de 1933, nous trouvons dans les premières pages, un cliché de la bourlingueuse en tenue de mineur. On voit clairement qu'elle tend vers une image masculine d'elle-même. Mais, et c'est là l'innovation de ces femmes voyageuses, cette image n'est qu'apparente ; elle peut se doubler d'une veine plus féminine mettant en avant le thème de la coquetterie. Et cela, pour le plus grand plaisir du lecteur qui, au-delà de l'intérêt documentaire de ces récits, assiste à des séances de déshabillage-rhabillage amusantes. Titaïna, cette baroudeuse de charme s'improvise ainsi mannequin et fait de fréquentes allusions au grand couturier Poiret<sup>16</sup>. Si la journée, elle porte des vêtements de confort très masculins, le soir, elle apparaît vêtue de robes très chics, un cocktail à la main et prête à danser le fox-trot. A contrario, Ella Maillart, à la fin de son périple en Asie centrale, joue la carte de la dissidence vestimentaire, et manifeste clairement sa marginalité lors d'une soirée mondaine en Inde dans laquelle elle et son compagnon de route s'amusent « comme de vrais sauvages en voyant des couples compassés, dos nus ou poitrines empesées, qui désapprouvent ouvertement nos vêtements usés, nos cheveux fous et nos visages boucanés, qu'aucun *topee* n'a jamais protégé. »<sup>17</sup> Le contraste est permanent et donne de la vivacité aux textes ; le lecteur avec ravissement observe ces bourlingueuses transformistes, devenues actrices à part entière, et qui n'hésitent pas à changer leur costume de scène. La performance féminine ne suffit donc pas : il faut lui donner un brin de folie, un zeste de fantaisie afin de défrayer les chroniques. Aux qualités héroïques, la bourlingueuse ajoute une coquetterie toute féminine, comme pour revenir à une tradition qu'elle essaie pourtant de subvertir quelque peu. Dans tous les cas, cette oscillation permanente entre stratégie masculine et stratégie féminine renvoie l'image troublante d'une féminité nouvelle, et vient également dire la posture assez instable de ces voyageuses tiraillées entre un besoin de confort et de décontraction et conditionnées par l'image élégante qu'elles doivent donner d'elles-mêmes.

De plus, l'image que les bourlingueuses laissent d'elles à leur lecteur et dans la presse, est celle de femmes prêtes à tout pour accomplir l'exploit. La performance est un des axes redondants dans les récits de voyages ou les reportages. En jetant un coup d'œil rapide aux titres, on comprend très vite le positionnement stratégique de ces aventurières. Titaïna est

---

<sup>15</sup> *ibid.*, p. 100.

<sup>16</sup> Titaïna, *Bonjour la terre*, op.cit., p.203.

<sup>17</sup> Ella Maillart, *Oasis interdites*, op.cit., p.311.

« une femme chez les chasseurs de tête »<sup>18</sup>, Ella Maillart est celle qui traverse les « oasis interdites »<sup>19</sup> de l'Asie centrale, Andrée Viollis est « seule en Russie »<sup>20</sup>. Elles choisissent leur destination en fonction de l'interdit qui y est lié. Maryse Choisy décide de s'embarquer pour le Mont Athos, afin d'observer les mœurs des moines, sachant pertinemment que cet endroit est interdit aux femmes. « Mais il y a une autre volupté dans ce voyage : la volupté de l'explorateur, la volupté du dépuceur. Etre la première femme à fouler ce sol défendu à tout être femelle... »<sup>21</sup> L'expression « volupté du dépuceur » plante le décor et l'état d'esprit de la voyageuse, qui, on le comprend très vite, à la lecture de son récit, enchaîne les situations scabreuses avec de jeunes moines. Ella ajoutera dans sa préface ses objectifs de manière plus précise : « Ce que j'ai voulu faire dans ce reportage, c'est voir une république de huit mille mâles où rien de féminin n'a jamais pénétré avec des yeux de femme, avec un cœur de femme. Il y avait là un élément sportif suffisant pour excuser ma curiosité. »<sup>22</sup>

Cette dimension sportive est commune à toutes les bourlingueuses. Elles se mettent dans des situations extrêmes : crash d'avion pour Titaïna<sup>23</sup>, chute en montagne pour Ella Maillart<sup>24</sup>, dures lois du désert pour Odette du Puigauveau<sup>25</sup>... elles font preuve d'une grande endurance, d'un grand courage, et d'une force physique assez incroyable qui font d'elles des héros au sens vraiment masculin du terme.

Cette outrance signale, de manière assez implicite toutefois, la dimension féministe de ces récits. Il faut en faire plus quand on est une femme. Titaïna qui recherche par-dessus tout la gloire, se met dans des situations particulièrement périlleuses, afin de s'autoglorifier : Ainsi, elle raconte sa première nuit passée dans la tribu des chasseurs de tête : « Je reste sans bouger[...] mon expérience redoute la présence de je ne sais qu'elles bêtes. »<sup>26</sup> La modalité interrogative vient dire le trouble de la voyageuse : « Vais-je m'allonger et dormir dans cette puanteur ? »<sup>27</sup> ; l'imprécision de la perception du fait de l'obscurité entraîne nécessairement le fonctionnement plus aigu de l'imagination et le lecteur, tout comme la reporter « imagine[nt] des rats crevés dans un coin. »<sup>28</sup> Le malaise est de plus en plus grand.

<sup>18</sup> Titaïna, *Une femme chez les chasseurs de têtes (Bornéo et Célèbes)*, Paris, La Nouvelle Revue Critique, collection « La Vie d'aujourd'hui », 1934.

<sup>19</sup> Ella Maillart, *Oasis interdites*, op.cit.

<sup>20</sup> Andrée Viollis, *Seule en Russie*, Paris, Gallimard, 1927.

<sup>21</sup> Maryse Choisy, *Un Mois chez les hommes*, op.cit., p.III-IV.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. XI.

<sup>23</sup> Titaïna, *Bonjour la terre*, op.cit., p.13.

<sup>24</sup> Ella Maillart, *Des monts célestes aux sables rouges* (1934), Payot & Rivages, 2001.

<sup>25</sup> Odette du Puigauveau, *Pieds nus à travers la Mauritanie* (1936), Phébus, 1992.

<sup>26</sup> Titaïna, *Une Femme chez les chasseurs de têtes*, op.cit., p. 25.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 26.

Le récit d'aventure frôle ici l'horreur lorsque le faisceau lumineux de la lampe de poche que la voyageuse se décide enfin à brandir découvre un « homme mort, en plein état de décomposition. »<sup>29</sup> Le récit marque une pause, puis, Titaïna consacre une dizaine de lignes à la description extrêmement réaliste du cadavre, ne ménageant aucun détail.

Si les bourlingueuses sont des femmes en lutte, elles le sont avant tout contre elles-mêmes. Elles poussent les limites de leur corps, omniprésent dans les textes, un corps en souffrance, malmené par le climat, la pénibilité de la route, la faim. Parfois, elles ont clairement été engagées dans la lutte des femmes. Alexandra David-Néel a même écrit le traité du féminisme<sup>30</sup> et Andrée Viollis a longuement collaboré journal féminin de Marguerite Durand *La Fronde*. Les récits de voyages ne sont pas des pamphlets féministes. Leur objectif premier est de mettre en scène une femme qui voyage, et de rendre compte de la réalité géographique de la façon la plus objective possible. Du moins, voici ce qu'elles disent dans leur préface. C'est une lutte de femmes qui se fait dans l'action, pas dans les mots. Leurs exploits suffisent à démontrer leur capacité égale à celle de l'homme.

Cette outrance dans l'action qui donne lieu à l'intérieur du texte à une rhétorique bien spécifique montre à quel point les bourlingueuses s'ancrent dans un rapport de forces vis-à-vis de la figure de l'aventurier. Ce rapport de forces est d'autant plus prégnant quand il s'agit d'aborder l'espace de l'écriture et ses acteurs. Une femme qui voyage est déjà une figure transgressive, mais une femme qui voyage et qui raconte ses aventures, l'est doublement.

## **II. Conquérir l'espace de l'écriture**

Intégrer l'espace de l'écriture ne va pas de soi quand on est une femme voyageuse. De nombreux obstacles se dressent et l'itinéraire vers la publication est loin d'être direct. Les milieux officiels que constituent l'édition littéraire et la rédaction journalistique restent des milieux très masculins. Rares sont les femmes qui, dans les années 1920-1930 ont pu intégrer ou infiltrer ces milieux. S'il est cependant vrai que la femme écrivain n'est plus le monstre de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, on perçoit tout de même une dévaluation plus subtile dans l'entre-deux-guerres. On pense à l'Académie française qui n'a récompensé une femme, qu'en 1945 en la personne de Colette ; le prix Femina fondé en 1904, qui aurait pu constituer une avancée, ne récompense que pour moitié, des œuvres écrites par des femmes. Cette fermeture des milieux, si elle est évidemment un obstacle pour la femme de lettres, le bas-bleu, la

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>30</sup> Alexandra David-Néel, *Le Féminisme rationnel*, Les Nuits Rouges, 2000.

romancière ou la poétesse, est encore plus problématique pour la bourlingueuse néophyte en matière de littérature.

La seule stratégie possible pour elle qui, à travers la publication, voit une opportunité financière qui lui permettra de poursuivre ses aventures, est d'intégrer un réseau masculin et de trouver par ce biais un mécène. Toutes les aventurières ont ainsi, à force d'audace, rencontré les Pygmalions qui leur ont entrouvert les portes des milieux influents. Ces hommes ont déjà une place confortable dans ce métier et peuvent ainsi jouer les intermédiaires. Cette forme de mécénat ou de compagnonnage est récurrente chez les bourlingueuses. Ella Maillart qui vient d'accomplir un périple en Russie et cherche à être éditée afin de gagner un petit pécule, un viatique pour pouvoir continuer ses activités voyageuses, fait appel à Alain Gerbault. Rencontré lorsque la jeune fille en était à ses premiers essais maritimes avec son amie Miette, le bourlingueur fait figure de maître à penser par l'audace inconsciente qui anime ses projets d'évasion. C'est par son intermédiaire qu'Ella Maillart rencontre Charles Fasquelle. Ce dernier lancera d'ailleurs, une collection de « Voyageuses de lettres » dans laquelle on trouvera les noms de Lucie Delarue-Mardrus, Virginie Hériot, et Alice la Mazière. Titaïna dont l'instabilité tant amoureuse que professionnelle est grande, aura elle aussi profité de l'influence d'un homme de son entourage, qui n'est autre que son compagnon Jules-Edmond Courtecuisse. Ce n'est pas un hasard de le retrouver dans les pages de *Fantasio*, sous le nom de Maurice Breval ni de constater le goût si particulier qu'il cultivait pour l'exotisme. De même, le premier roman de Titaïna, *La Bête cabrée*, sorti en 1925, est préfacé par Pierre Mac Orlan, baron de *L'Intransigeant* et qui ouvre les portes du journal à la reporter intrépide. Sensible à son « style franc et net, [à] la lumière de sa phrase »<sup>31</sup>, il lui propose très vite une collaboration dans son journal. De la même façon, c'est Henri Massis, un proche d'Alphonse de Chateaubriant, ami de la famille, qui introduit Odette du Puigaudeau chez Plon, lui permettant ainsi de voir paraître son premier récit sur la Mauritanie, en 1936 ; *Pieds nus à travers la Mauritanie*, préfacé par le général Gouraud est couronné par l'Académie française et obtiendra même des voix au prix Albert-Londres et au prix des Vikings. Sans ces « entrées », il aurait été impossible aux bourlingueuses de vivre de leur voyage et d'entrer dans l'espace éditorial de l'aventure.

Néanmoins, une fois intégrées dans une maison d'édition ou rattachées à un journal, les bourlingueuses annoncent clairement leur niveau d'écriture dans les préfaces de leurs récits. L'amateurisme littéraire feint qu'elles revendiquent est un thème récurrent chez elles, voire

---

<sup>31</sup> Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, Paris, Editeurs Associés, 1925.



une stratégie. Tout se passe comme si elles cherchaient une plus grande proximité avec leurs lecteurs, en se faisant passer pour des débutantes en matière d'écriture, voire des incapables. C'est aussi une façon pour elles de se démarquer de la « femmes de lettres » et de présenter une posture d'auteur nouvelle. Ainsi, chez Rayliane de la Falaise, qui a parcouru le Brésil avec son mari et qui nous retranscrit ses impressions dans *Caraja ...Kou !*, on trouve cette idée d'une écriture-corrée qui vient presque gâcher l'expérience du voyage : « C'est avec passion que j'ai vécu Caraja... kou ! Avec horreur que j'ai dû l'écrire, parce que le climat tropical n'a fait qu'accroître ma paresse, paresse qui contrebalance certaines heures de vie trépidantes, un peu folles et imprévues. »<sup>32</sup> Titaïna décrètera à son tour qu'elle ne veut pas être une femme de lettres :

Mais je n'aime guère parler de moi ou de mes œuvres : je ne suis pas une femme de lettres, moi !

Titaïna a lancé ces derniers mots comme un défi.[...]

- Mais non, je ne suis pas un écrivain... Je suis une femme qui dit ce qu'elle a vu, sans littérature, tout simplement. Il paraît qu'il y a des voyageuses de lettres ; je suis une voyageuse tout court<sup>33</sup>.

Il y a du vrai dans ces paroles, et l'on constate très vite, à la lecture de certains récits, que ceux-ci ne sont pas d'une grande littérarité. Mais, il faut surtout avancer l'hypothèse que cet amateurisme littéraire revendiqué est une stratégie consciente pour tenter de capter un public, plus demandeur d'action que de littérature. L'entrée des bourlingueuses dans l'espace de l'écriture se fait donc plus à travers le personnage qu'elles mettent en scène, que par la qualité stylistique. Plus écrivantes qu'écrivains, elles se servent des mots pour se mettre en scène en tant que personnage principal, niant ainsi toute dimension auctoriale. Cette dénégation semble néanmoins porter ses fruits pour certaines d'entre elles qui, paradoxalement atteignent une certaine crédibilité dans le monde des lettres. Preuve en est, l'enquête pour *Le Journal Littéraire*<sup>34</sup> de 1924, sur la littérature et les femmes, à l'occasion de

<sup>32</sup> Rayliane de La Falaise, « *Caraja-Kou* », Paris, Plon, 1939.

<sup>33</sup> Pierre Langers citant Titaïna dans *Toute l'édition*, « Chez Titaïna qui déteste l'Europe », 31 juillet 1934.

<sup>34</sup> Mad Henri-Giraud, « Nos Enquêtes, La littérature et les femmes » dans *Le Journal Littéraire*, 8 novembre 1924, p.9.

laquelle sont interrogées quelques femmes de lettres reconnues. A côté de Colette, Rachilde, Gyp ou encore Myriam Harry, on trouve le nom de Titaÿna !

La figure de la bourlingueuse se nourrit des fantasmes de son époque et en nourrit de nombreux en retour, tant positifs que négatifs : libération de la femme à travers une plus grande mobilité, une nouvelle sexualité, un intérêt pour la technique et les sports. L'image qu'elle renvoie est celle d'une femme au corps endurci et au caractère bien trempé. Néanmoins, aujourd'hui, seuls quelques curieux se souviennent de l'incroyable voyage de Maryse Choisy au Mont Athos ou du séjour assez morbide de Titaÿna chez les chasseurs de têtes des Célèbes. Transposition exotique de la garçonne, elles ont été, semble-t-il, quelque peu occultées par cette figure littéraire devenue mythe. Choquante, elles ont effrayé les tenants d'une féminité de conventions ; audacieuse, elles ont ouvert la voie vers une féminité plus libre. Néanmoins, elles ne se hissent pas non plus au niveau de la figure de l'aventurier, figure encore prédominante et dont elles offrent seulement une déclinaison toute féminine, sans pour autant s'en libérer. L'espace du voyage est finalement un théâtre où la rivalité des sexes se jouent et où l'homme et la femme n'ont jamais été aussi proches... même au bout du monde !

### Petite bibliographie voyageuse : récits de voyages féminins dans l'entre-deux-guerres

Maryse Choisy, *Un mois chez les hommes*, Paris, Les Editions de France, 1929.

Rayliane de La Falaise, « *Caraja-Kou* », Paris, Plon, 1939.

Odette du Puigauveau, *Pieds nus à travers la Mauritanie* (1936), Paris, Phébus, 1992.

Ella Maillart, *La Voie cruelle. Deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan* (1952), Paris, Payot, 1989.

Ella Maillart, *Oasis interdites, de Pékin au Cachemire, une femme à travers l'Asie centrale en 1935* (1937), Paris, Payot & Rivages, 2002.

Ella Maillart, *Des monts célestes aux sables rouges* (1934), Paris, Payot & Rivages, 2001.

Loute Sandrü, *La Sarre au seuil de la Rhénanie*, Paris, Fasquelle, coll. Voyageuses de lettres, 1933.

Titaÿna, *Bonjour la terre*, Paris, Louis Querelle éditeur, 1929.

Titaÿna, *Une femme chez les chasseurs de têtes (Bornéo et Célèbes)*, Paris, La Nouvelle Revue Critique, collection « La vie d'aujourd'hui », 1934.

Andrée Viollis, *Seule en Russie*, Paris, Gallimard, 1927.